

tenant que tu es près de moi, je ne désire plus rien. Oh ! mon Jacques, je t'en prie, ne parle pas. Laisse-moi te contempler. Tout à l'heure, nous causerons. A présent, je ne puis pas encore croire à mon bonheur.

Et elle lui prend les deux mains et, en effet, le regarde. Et dans ses yeux passe un rayon de fierté, d'orgueil. Il a grandi ; ses épaules se sont élargies, il y a en lui quelque chose de plus viril ; quand elle l'a vu pour la dernière fois, des années auparavant, ce n'était qu'un enfant encore ; maintenant c'est un homme qu'elle a devant elle ; une petite moustache, coquette, ombrage sa lèvre ; tous ses traits se sont accentués ; ses cheveux sont coupés ras, en brosse, drus, épais ; son large front rayonne d'énergie et d'intelligence.

— Comme il est beau, se disait Marjolaine, et comme c'est bien ainsi que j'avais rêvé que je le reverrais.

Lui aussi la contemple. Il ne perd rien de tout ce qui est sa jolie Marjolaine. Il ne la trouve pas changée, car lorsqu'il l'a quittée, elle ne pouvait pas être plus belle. Seulement, elle est plus élégante. Elle a je ne sais quoi de plus affiné. Elle est devenue plus Parisienne. Mais c'est tout. C'est bien la gentille Marjolaine qu'il a connue, jadis, en ses vêtements de paysanne, dans les montagnes du Mont-Dore, cette jeune femme distinguée qu'il retrouve aujourd'hui. Un peu pâlie peut-être, mais toujours aussi vigoureuse et ce qui le charmait surtout, ayant toujours dans les yeux la même franchise, la même loyauté, la même douceur. Il lui tenait les mains, souriant d'un air heureux.

— Il me semble que je te vois pour la première fois. Alors, c'est vrai ? Tu as toujours pour moi la même affection ? Je suis toujours ton ami, ton frère et ton fils ?

— Oui.

Et rougissant un peu à cause de la délicate question qui lui brûle les lèvres et qu'il ose enfin lui adresser :

— Et c'est vrai aussi ? Il n'y a pas eu dans ton cœur, depuis que nous nous sommes quittés, une autre pensée que celle de ton Jacques ?

— Non. Il n'y a plus de place. Tu as tout pris.

— Que je suis heureux ! Sais-tu bien qu'il s'est fait en moi un grand changement ? Je n'étais qu'un gamin lorsque je me suis engagé. Peu à peu je me suis senti devenir un homme. On ne se battait pas toujours au Tonquin. Il y eut bien des journées de calme et de repos. Et pour le soldat qui est loin de la France, loin des siens, le repos, c'est la rêverie. Eh bien, je rêvais.

— Tu rêvais ? dit-elle tremblante, prévoyant avec son instinct féminin que ce qu'il allait dire la ferait entrer plus profondément encore dans ce cœur d'homme.

— Et de qui eussé-je rêvé, ma jolie et douce Marjolaine, si ce n'est de toi ? Comment aurai-je pu supporter fatigues et dangers, si ce n'est avec la pensée également d'être digne de toi ? Je me rappelais toutes tes bontés, toutes tes tendresses. Je les voyais bien mieux, là-bas, sous ce ciel inclément et triste, que lorsque je les recevais de toi. Et pourquoi, me disais-je, pourquoi Marjolaine a-t-elle été aussi bonne ? Que suis-je pour elle ? Un étranger. Et en pensant à toutes ces choses, je sentais mon cœur se gonfler et mes yeux se mouiller de larmes. Et puis, une préoccupation est venue se mêler à ces souvenirs. Quand j'ai su que tu te trouvais enfin à Paris, je t'ai vue environnée d'embûches et de périls. Je me suis figuré que ton affection diminuerait pour moi, et que peut-être tu allais aimer quelqu'un. Et alors, j'ai été infiniment triste et découragé. Oui, découragé !

— Pourquoi ? dit-elle très bas, voulant l'obliger à l'aveu jusqu'au bout.

— Parce qu'il me semblait que si tu te mettais à aimer quelqu'un, ce serait une injustice, ce serait un vol dont, vis-à-vis de moi, tu te rendrais coupable. Est-ce que je n'ai pas ton cœur ? Est-ce que tu as le droit d'en disposer ?

Et Marjolaine, troublée mais coquette malgré tout.

— Ne puis-je aimer d'amour. Ne serais-tu pas quand même mon frère ?

Il resta interdit, pâle, suffoqué. Et il n'osa plus rien dire. Il murmura seulement :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Et il la considérait avec effroi. Tout à coup des larmes lui vinrent aux yeux :

— Je ne t'ai pas tout dit. En pensant que tu pouvais donner ton cœur à un autre, que tu participerais à un autre, et que je ne serais plus nécessaire à ta vie, j'ai senti la jalousie naître en moi. Alors, Marjolaine, j'ai compris que je ne t'aimais plus comme autrefois.

— Et comment m'aimes-tu, mon Jacques ? dit-elle les yeux fermés.

— Je t'aime d'amour !

Elle tressaillit. Elle s'attendait à ce mot. Pourtant, elle en était frappée. Elle en était heureuse. Ce doux mot d'une tendresse qui n'avait plus rien de l'affection fraternelle d'autrefois descendait jusqu'à son cœur et l'alanguissait. Elle baissa les yeux, une seconde, mais bientôt elle les releva franchement vers le soldat.

— Et moi aussi je t'aime, dit-elle, depuis longtemps, depuis toujours. Mais...

Et elle eut une hésitation.

— Mais ? dit-il, l'interrogeant.

— Tu ne me trouves pas trop vieille ? Et quand tu seras officier et que nous nous marierons, tu voudras encore de Marjolaine, bien qu'elle ait quatre ans de plus que toi ?

— Trop vieille ? dit-il en riant.

Et la conduisant devant une grande glace :

— Mais regarde-toi donc !

Frémissante, elle se laissa aller à ses souvenirs :

— Moi, je t'aime aussi, mon Jacques. Il y a longtemps, va, que je me suis aperçue que tu n'étais pas mon frère. Et si tu savais avec quelle inquiétude je guettais chez toi les preuves de ton affection ! Certes, j'étais bien certaine d'être aimée, mais l'étais-je comme je désirais l'être ? Et maintenant que tu viens de m'ouvrir ton cœur je suis si heureuse qu'il me semble que c'est injuste et que je n'ai pas mérité mon bonheur.

Et l'un devant l'autre, les yeux dans les yeux, ils se regardèrent longuement, en silence. Et c'est Marjolaine qui demanda :

— Pour jamais, alors ?

— Pour jamais !

Et soudain, retrouvant son entrain, sa gaieté :

— Mais, j'y songe, tu as peut-être faim, je parie que tu n'as pas dîné ?

— Ma foi non.

— Et tu ne le disais pas !

— Oh ! j'avais trop de choses à te conter, vois-tu, et quand le cœur est plein, l'estomac ne crie pas trop.

— Oui, mais puisque tu as vidé ton cœur ?

— Eh bien, je ne demande pas mieux que de penser à l'estomac.

— A la bonne heure.

— D'autant plus que cela ne nous empêchera pas de causer !

— Au contraire. Seulement, je ne t'attendais pas, mon pauvre Jacques et tu vas faire maigre chère.

— Je ne suis pas habitué aux bombances, quoique sous-off...

— Sous-officier ! Comme cela te va bien, les galons, et comme tu la portes fièrement, cette médaille qui orne ta poitrine.

— Je n'ai rien fait, pour l'avoir, de plus que mes camarades, seulement que j'ai eu plus de bonheur...

La domestique entra. C'était une bonne vieille un peu courbée par l'âge, au visage doux et maternel. Elle s'appela Marie-Anne.

— Qu'avons-nous à dîner ? demanda la modiste.

— Nous avons peu de choses, mademoiselle. De la viande de midi, que j'ai accommodé avec des champignons, une salade et un dessert.

— C'est peu.

— Je l'avais pensé et en voyant arriver monsieur, j'ai bien deviné que c'était monsieur Jacques, ajouta-t-elle en riant, j'ai couru tout de suite chez le rôtisseur et j'ai acheté un poulet. La cuisinière du troisième m'a prêté une botte de cresson. Ça complètera le dîner avec du fromage et des confitures.

— C'est un festin, dit Jacques. Jamais je n'aurai si bien mangé.

— Mademoiselle est servie, dit Marie-Anne.

Ils passèrent dans une petite salle à manger, une

miniature, meublée d'une toute petite table, de deux chaises, d'un dressoir. Elle donnait sur la cour et l'on n'y attendait point les bruits du boulevard. Ils s'attablèrent, et, en mangeant, Jacques fut obligé de raconter sa vie militaire, depuis le jour de son engagement jusqu'au jour où il s'était embarqué pour rentrer en France. Tous ces détails, tous ces incidents de la guerre du Tonquin, Marjolaine les savait par cœur. Jacques les lui avait contés dans ses lettres. Cependant cela paraissait nouveau pour elle. Le Jacques qui lui revenait n'était-il pas nouveau aussi ? Le sous-officier ne tarissait pas sur M. de Cheverny, son commandant d'hier, son colonel de demain.

— Nous sommes revenus ensemble, disait-il : je lui ai dit qui tu étais. Il a hâte de te connaître. Il veut que tu deviennes l'amie de sa femme et de sa fille. Et je lui ai promis, tout à l'heure, lorsque je l'ai quitté à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, de t'amener demain sans faute à son hôtel de la rue Ampère.

— Nous irons donc demain, dit-elle. Moi aussi j'ai hâte de le connaître. Et justement, c'est demain dimanche.

Ce fut ainsi que la soirée s'écoula, délicieuse et rapide.

Le lendemain, Jacques, ayant Marjolaine à son bras, se dirigeait dans l'après-midi vers l'hôtel de M. de Cheverny. Toute la famille était assemblée au salon, entourant le père. Et tous ces yeux fixés sur le colonel disaient combien on l'aimait et avec quelle suprême joie on avait accueilli son retour. Le domestique qui introduisait les deux jeunes gens ouvrit la porte et annonça :

— M. Jacques et Mlle Marjolaine...

Jacques entra, un peu troublé, ayant enlevé son képi et malgré cela, saluant militairement son colonel, par habitude. Mme de Cheverny était accourue vers eux. Elle tendit la main à Jacques et à la jeune fille.

— Par ce que mon mari m'a raconté de vous, leur dit-elle, il me semble que je vous connais depuis vingt ans. Il vous a dit que votre famille serait la vôtre. Je me sens déjà de l'affection pour vous.

Elle les embrassa comme une mère. Cheverny s'était assis auprès de Marjolaine.

— Savez-vous bien que, sans ce grand garçon-là, je n'aurais pas le plaisir de vous parler aujourd'hui ? Il y a beau temps que les Chinois m'auraient réduit en chair à pâté.

Et il se mit à rire. Les enfants de Cheverny s'étaient rapprochés.

Bernard avait dix-huit ans. Sa sœur avait passé seize ans. Ils se ressemblaient autant que peuvent se ressembler deux êtres dont l'un est vigoureux et superbe, l'autre chétif, malingre, infirme, Bernard, en effet, paraissait avoir pris pour lui seul tous les dons que la nature avait réservés aux enfants de Cheverny. Bernerette, au contraire, semblait condamnée à une mort précoce. Petite, maigre, le visage souffreteux éclairé par des yeux noirs énormes, ce n'avait été qu'à force de soins, de surveillance constante de précautions les plus délicates et les plus méticuleuses qu'on l'avait élevée ; sa taille était haute et mal prise, ses épaules traissaient leur maigreur sous la robe. Elle toussait souvent. La faiblesse de sa santé, Bernette ne l'ignorait pas. Elle savait qu'elle ne vivrait pas vieille. Cela lui avait donné une expérience précoce et au lieu de gâter son caractère, en le rendant difficile et exigeant, cela l'avait adouci au contraire et n'en avait pas enlevé la gaieté. Oui, elle était gaie, cette pauvre enfant, en dépit de tout. Elle était la joie de la maison, adorée de son frère, de sa mère, de son père.

Cette famille vivait très unie. M. de Cheverny n'était pas mondain ; bien que sa grande fortune lui eût permis de donner des fêtes, il ne recevait que des amis intimes. Du reste, travailleur obstiné, il étudiait presque toujours dans les moments qui n'étaient pas réclamés par son service. Mme de Cheverny s'était trouvée heureuse de cette existence simple et familiale. Le monde l'eût obligée à une perpétuelle contrainte.

Les vingt années écoulées depuis son mariage ne l'avaient pas beaucoup vieillie. Son visage était resté jeune. Aucune ride. Pas un cheveu gris. Les yeux avaient même conservé leur douce